

LES FISSURES D'UNE VILLE

Ricard Ripoll

Universitat Autònoma de Barcelona

La Ville est un texte, avec ses avenues de mots, où aucun centre n'est perceptible avant d'y arriver, avec ses ponts qui unissent des images lointaines, des idées souvent oubliées, laissées au coin d'un triste trottoir.

La Ville est un espace où parlent, dans le silence absolu des nuits d'angoisse, des mains qui se posent doucement sur des peaux en attente. Au milieu de la nuit, des fenêtres clignotent telles des sémaphores qui indiquent des peurs ancestrales. La nuit est plantée dans la Ville comme une punaise dont la force ne consiste qu'à tenir le mince fil des espoirs sur les murs de l'oubli.

Au cœur des inconnus résident des mots jamais prononcés qui, un jour de pluie, s'écrivent à l'encre rouge sur ces murs. Quelqu'un a crié du haut d'un immeuble en ruines.

Les fenêtres, une à une, se brisaient et créaient un océan de miroirs sur le sol de la Ville. Quelqu'un s'est regardé un instant dans ces éclats de verre et y a perdu son reflet. Le cri s'est poursuivi; la Ville en gardait son écho et le renvoyait vers les campagnes éloignées où il rasait la terre et les herbes jusqu'à se loger au fond des abris souterrains.

Mais dans la Ville personne ne pouvait se cacher. Quelqu'un ouvrait un livre et lisait à haute voix l'histoire d'une vie qui, étrangement, ressemblait à la sienne. Les noms, pourtant, lui étaient inconnus, même si les visages imaginés pouvaient correspondre à des gens précis, à sa femme peut-être, à son fils, à la jeune fille qui, chaque matin, le croise et lui envoie un regard pernicieux. Les mots sortaient de chaque rue en trombe.

La Ville est une histoire qui s'écrit au fil des rencontres. Dans les ascenseurs naissent des métaphores d'urgence: une femme se déshabille et offre son corps qu'un inconnu accepte. Il oubliera cet ascenseur, cet immeuble où il a pourtant vécu depuis son enfance, il oubliera cette femme qu'il a pourtant désirée dans ces nuits de rêves impossibles. Il deviendra un simple personnage dont le nom n'importe plus. Mais la femme, après avoir assouvi son désir, cherche la phrase qu'elle veut inscrire sur le livre des abandons fortuits. Elle demande à la réception ce livre secret, que seuls connaissent les grands rêveurs, et

avec une fine plume elle écrit, en lettres de sang, un court fragment: il s'agit d'une prose poétique qui simule des éclosions de plaisir. A chaque phrase correspond une caresse, et le point final répète l'orgasme de l'ascenseur.

C'est un cri, léger, vibrant, qui se perd dans le hall de l'hôtel et qui monte dans les chambres pour atteindre les niveaux supérieurs. Là, de riches industriels ont ouvert des bouteilles de champagne, ont versé des gouttes d'un vin épais sur les moquettes incolores, ont commis des actes vulgaires sans pour autant les avoir médités, et ont vu passer un frêle désir qu'ils ont refusé de s'approprier. Ils ont déjà trop de possessions, trop de châteaux sur la Loire, trop de jours où les heures sont longues, où les nuits ne portent pas conseil. Ils prennent leur plaisir comme l'on prend le train, les yeux baignés dans l'indifférence du ballast, avec une envie secrète de descendre à la prochaine et de fuir vers des déserts plus authentiques.

Quelqu'un, dans la rue, a crié à son tour. C'est un enfant qui a vu son père au volant d'une voiture noire, alors qu'il ne le connaissait que par les photos de famille. Il est là, devant lui. Ils se regardent, malgré la vitre sale qui pleure sous la fine pluie de mai. Les yeux dans les yeux, leur regard raconte une longue histoire. Quelque part, une femme écoute le bruit de ce cri intense qui, maintenant, se confond avec le silence. Plus rien n'existe, si ce n'est ce regard, cette larme qui coule et qui va rejoindre les perles de pluie dans les égouts des vies séparées par la haine.

La Ville est le lieu des fissures: au carrefour des vies sans paroles, l'agent des amours impossibles indique les sens à éviter.

Une langue y fait vibrer ses nervures verticales, inventaire aux serpents langoureux. On entend la syllabe dans les passages qui déploie ses ombres étrangères, sur les wagons-lits en partance. Là-bas, en cette neige de mots blanchis, du haut des cordes retorses et des césures inamovibles, pointent les panthères de la faim. Ce sont les camouflages qui se dressent à l'écoute des faux-amis: le dictionnaire des maux est ouvert sur les petits poissons rouges.

Chapitre après chapitre, les personnages de la Ville se donnent un air de fête. Ils se croient à jamais permanents, éternels, ancrés dans des consciences fragiles. Ils se savent aimés: on les connaît par des noms de fantaisie; on les appelle; on leur demande comment ils ont pu échapper au malheur, comment ils ont assumé les pertes continues. On les jalouse. On voudrait être comme eux, sans doute; on voudrait se promener au hasard parmi les villes des alentours. Mais aucune ville n'est aussi parfaite que la Ville, avec ses boulevards circulaires, ses parcs ouverts à l'infini, ses fontaines où coulent des eaux tranquilles qui portent des bateaux ivres jusqu'aux portes de la poésie. La Ville est

l'espace des poèmes interrompus, car sous chaque mot il existe le battement d'une vie, cette fragilité des corps lorsqu'ils se joignent, lorsqu'ils s'écoulent; lorsque, sous la poussée d'un bonheur trop intense, ces corps se séparent et cherchent d'autres lieux où s'épanouir. Trop de bonheur peut nuire en cette Ville où les autres naissent sous la plume d'un inconnu qui se noie dans l'épaisseur de la nuit.

Quelqu'un écrit les mots qui disent la tendresse pendant que les caresses, au coin de la rue, se payent avec des billets de misère. Une femme a vendu son corps. On a fait d'elle un oiseau blessé, sans ailes pour voler vers le ciel sans nuage. La Ville est un sexe qui s'ouvre sur la détresse.

Dans les lits de l'amour en vente des linceuls habillent des hommes seuls. Comme des morts dont les mots ne sont plus utiles, ils regardent fixement la peau de la femme étendue. Elle attend le moment de la mort, l'arme qui la tranche, qui la sépare, qui la souille, qui l'éloigne de son passé. Car elle oublie son nom; elle perd son identité et elle devient la femme perdue dans la Ville. Elle ne reconnaît plus ses places, son marché, ses cinémas; elle ne sait plus comment aller d'un endroit à un autre, comme si les plaques sur les murs étaient tombées une à une. Plus aucun nom ne peut l'orienter dans son labyrinthe en émail, dans son exil éternel.

La nuit est tombée comme un miroir sans tain sur les espoirs et s'est brisée en mille désirs dans les flaques où la boue attendait calmement. Car la saleté est vivante: elle loge n'importe où, elle est patiente, elle précède la maladie. Quand cette dernière survient, la Ville se met à trembler. Chacun est aux aguets. Il faut l'expulser. Il faut la combattre. Mais avec quelles armes?

Qui il y a quelqu'un qui lit dans le lit des désastres, le regard tourné vers les astres. Dans les gares de la Ville se croisent, maintenant, des trains remplis d'histoires personnelles. Des romans, des poèmes, des essais, des vies vécues... accompagnent le rythme des locomotives. Un vers s'est échappé sur la voie ferrée et résonne longuement. Des mots s'enchaînent pour former des avenues d'appétences insatisfaites.

Assis face à face, des amants s'observent et se lisent l'un l'autre. Dans le livre de leur vie il est des chapitres plus faibles, des paragraphes qu'il vaudrait mieux oublier, des phrases qui ne sont pas à la hauteur de leur amour; il est même des virgules qui dénoncent des trahisons, des moments honteux, des glissements progressifs vers la haine, vers l'indifférence, mais, dans l'ensemble, chapitre après chapitre, chaque page construit une nouvelle allée qui les conduit vers une place fleurie.

Lui, ayant poursuivi l'éclat du regard de son amie, se lance dans

une quête absolue au fond des mots. Il l'aime sans délaisser le livre qui les accompagne, et à chaque phrase ils inventent le roman de leur bonheur. Tout n'est plus qu'une fiction qu'ils alimentent au gré d'un voyage qui ne cesse pas. Il voudrait arrêter le mouvement qu'il confronterait à la vitesse des wagons frappant le paysage jusqu'à la déformation. Les montagnes apparaissent au loin comme des points suspendus et les rivières charrient encore des lieux et des formules, et autres contraintes comme autant de sources convoitées.

Le long des allées sinueuses, au son de pas lents qui freinent la violence à cause des pauses imposées par les courbes, respirent des phrases où se perdent les cadences vitales de folles convoitises. Le corps est inventé par les mots qui se taisent en ces parcs où les fontaines noient des mirages sur le point de naître: une femme se dévêt, et sous sa robe de printemps un monde apparaît au milieu de reflets incessants. Ses veines forment des rivières qui se perdent au loin. Un sang qui brille, goutte à goutte, marque les points de suspension d'un avenir qui approche.

Trahison, décence, énigme du double: les images ont enveloppé le coup coupé, sous la guillotine des regards, là où les nuages sont traversés de crépuscules et de lunes andalouses. Il n'y a qu'à écouter les chiens, les laisser battre la campagne, jusqu'aux portes de la Ville. Et repérer dans leurs gueules criminelles le corps entamé de la femme en soif d'île.

Elle lit dans le lit des amours incertaines, nue sous les nues, offerte aux lecteurs qui la lient dans les mailles des heures en perte. Au coin de la page, une vie s'insinue, un nouveau personnage est là qui réclame un nom. Il s'avance vers elle dans cette ville étrangère. Dans son dos des ailes ont poussé au moment de toucher la belle inconnue. Il survole des mots insensés, des idées incongrues, des espaces vides où les blancs dévorent les lettres désespérées.

Puis, après des heures de silence, un mot est dévoilé, une image se forme, se ramifie, se propage comme un cancer insupportable. La Ville est contaminée par des formes saugrenues, le texte est parsemé de lieux où l'on s'abandonne, des endroits parfaits pour satisfaire des bonheurs nécessaires: voler, encore, au-delà de la réalité qui impose ses accidents quotidiens, ses crises permanentes, ses chiffres froids.

Les mots du Texte battent sous le cœur de la Ville.

Des mots qui deviennent des ponts, entre les rives de la passion, entre dérives et illusions;

Des mots qui se réveillent parmi les cours bruyantes où jouent des enfants enfin seuls face aux cris;

Des mots qui pleurent sous les façades maussades qui se délabrent lentement;

Des mots érigés comme des sexes sur le point d'enfanter les imaginaires perdus dans des rues parallèles;

Des écrits qui tissent une toile sur les villes où plus personne ne parle;

Des hurlements; des armes contre la nuit qui cache l'ombre des immeubles de banlieue,

Des mots espoirs, nés du cauchemar de vivre et du désir fou d'être libre;

Mots qui s'oublient;

Mots qui blessent, qui guérissent, qui frappent;

Mots ennemis, qui s'accrochent aux lunes innocentes pour mieux renaître sous les griffes des loups;

Mots qui percent, dans les entrailles de la ville, des tunnels d'espoirs,

A la recherche d'une nouvelle lueur, d'une nouvelle Idée, d'un nouveau Livre.

Bateau ivre qui descend les fleuves impassibles des villes oubliées, le Poème a créé les avenues où il se perd.

Perte des sens,

Mots qui ressemblent aux morts dans les nuits où les tombes s'illuminent,

Gestes dans l'obscurité de la lettre.

Quel est le sens de ce langage qui tangué?

Le Texte croît, se développe; ses allées sont parsemées d'yeux qui guettent, qui attendent, qui croisent des regards dissimulés...

Quelqu'un vit sous les mots; une histoire évoque un passé. On s'est reconnu; on s'est retrouvé; on s'est aimé; on a écrit l'angoisse; on a lu toutes les larmes versées au coin des ruelles; on a marché sur les pavés, les pieds branlants, la vue au loin; on a crié contre la fin de l'histoire qui, bientôt, va nier l'existence. Plus personne ne sera là.

Un chapitre sera clos, puis une partie, puis le livre.

La mort, la mort, sous les phrases, la mort sous les mots, comme une branche qui plie sous le vent, la mort sous la lettre, comme un regard qui se perd, comme un dernier soupir, comme une peine noyée par le Temps.

La mort s'écrit aux carrefours de l'oubli, car le Texte est une Ville. Les mots, des passages.